CADIER-REUSS (Marguerite), Lettres à mon mari disparu (1915-1917) (introduites par Paul Reuss Jr.)

L'Harmattan, 2014, 286 p.

Jean-Noël Grandhomme

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2258>

DOI : 10.4000/alsace.2258

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2015

Pagination : 499-500

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Jean-Noël Grandhomme, « CADIER-REUSS (Marguerite), Lettres à mon mari disparu (1915-1917) (introduites par Paul Reuss Jr.) », *Revue d'Alsace* [En ligne], 141 | 2015, mis en ligne le 01 octobre 2015, consulté le 10 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2258> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.2258>

souvent l'occasion de pratiquer sa religion ; évoquant dans ses missives la figure de l'aumônier (*Feldrabbiner*) Sali Levi, l'assistance à des offices et la célébration des fêtes, comme la Pâque, il note aussi ses rencontres avec ses coreligionnaires polonais.

Les soldats alsaciens-lorrains ont peu publié après 1918 en raison de la conjoncture politique et nationale. C'est donc toujours avec satisfaction que le chercheur apprend l'« exhumation » de textes nouveaux (souvenirs ou correspondance). L'intérêt est décuplé lorsqu'il s'agit de destins quelque peu différents de celui de la majorité des combattants. L'étude des diverses composantes de la population alsacienne pendant la Grande Guerre commence seulement et ce livre constitue un jalon vers une meilleure compréhension globale de la situation, tout comme l'article de Julia Andrea Schuppe, « Cartes postales d'un soldat lorrain juif de la Grande Guerre : Albert Daltroff à sa fiancée » à paraître dans les actes du colloque de Strasbourg de novembre 2014 : *1914-1918. Soldats d'entre-deux. Les identités nationales dans les témoignages des combattants des Empires centraux*.

Jean-Noël Grandhomme

CADIER-REUSS (Marguerite), *Lettres à mon mari disparu (1915-1917)* (introduites par Paul Reuss Jr.), L'Harmattan, 2014, 286 p.

C'est un document tout à fait original que nous présente ici le petit-fils de l'auteur. Si les lettres écrites par un soldat à sa femme et les réponses de celle-ci se comptent pendant la Grande Guerre par milliards (les estimations avancées par les historiens donnent le vertige), très rares sans doute sont les épouses qui ont, comme Marguerite Cadier-Reuss, adressé un « courrier » pendant des années à leur mari mort. Dans une civilisation de l'écrit, c'est aux pages d'un cahier que cette jeune femme confie sa douleur, ses soucis quotidiens, mais aussi ses espoirs de chrétienne. Elle y intercale des lettres que lui a envoyées le disparu avant la guerre, pour le retrouver, pour « l'entendre parler » en quelque sorte. Très tôt veuve – puisque son mari est tué dès le 26 septembre 1914, à l'âge de trente-quatre ans, au moment des derniers combats de la stabilisation du front dans la Marne –, elle donne à « l'absent » des nouvelles de ses trois enfants – dont le dernier est né le jour-même de sa mort –, exprime ses états d'âme, réfléchit à la signification de cette tourmente universelle qu'est la guerre et à son cortège de désolation.

À la lecture de ces pages, on mesure combien de vies ont été non seulement brisées par la Grande Guerre, mais, disons-le, gâchées : bien que parfaitement bilingue, Paul Reuss, ingénieur sorti major de l'Institut industriel du Nord à Lille, est en effet mobilisé comme simple soldat. Mort dans les premières semaines de la guerre, il prive non seulement sa famille d'amour et de soutien, mais le pays d'un homme de grande valeur.

Ce livre nous plonge dans le milieu des optants alsaciens. Paul Reuss n'est autre que le fils de l'historien Rodolphe Reuss (1841-1924), qui a quitté Strasbourg en 1896 pour qu'aucun de ses trois fils ne serve dans l'armée allemande. Il nous renseigne aussi sur les milieux du protestantisme libéral, dont la famille est une éminente représentante (Édouard Reuss, le grand-père de Paul était un théologien connu ; et le père de Marguerite, Alfred Cadier, était pasteur dans la vallée d'Aspe, dans les Pyrénées-Atlantiques).

Plus largement, cet émouvant ouvrage apporte une contribution très intéressante à l'histoire des veuves de guerre, qui commence tout juste à être abordée.

Jean-Noël Grandhomme

HEROLD (Georges) et DELESTRE (Philippe), *Un petit Alsacien dans la Grande Guerre 1914-1918* (préface et notes d'André Heckendorn), Éditions Italiques, 2014, 160 p.

Georges Herold, l'auteur, n'a que 11 ans en 1914, lorsque la guerre éclate. C'est avec un regard d'enfant qu'il observe les événements auxquels il est mêlé, en compagnie de son père dans les premières années. « Un aéroplane survole la ville : quel événement ! Se pourrait-il qu'il s'agisse d'un avion ennemi ? Mais oui : on distingue nettement la cocarde bleu blanc rouge sous ses ailes... Tac ! Tac ! Tac ! Qu'est-ce que c'est ? Je viens d'entendre mes premiers coups de feu ». Mais le récit n'a été écrit (en allemand) qu'en 1932, en s'appuyant sur ses souvenirs et sa collection d'objets, ce qui confère à l'ouvrage un mélange de style, des remarques d'enfant, des raisonnements d'adulte (« il n'y a pas de pire malheur que la guerre : horrible, injuste, aveugle, elle n'épargne personne, jeune ou vieux, faible ou fort, grand ou petit »). Ces souvenirs ont été traduits en français par Gérard Welchlin, publiés par la petite-fille de l'auteur, qui a retrouvé le manuscrit dans une malle, illustrés par Philippe Delestre, dont les dessins s'inspirent de ceux de Hansi, et enfin annotés par André Heckendorn.

Ce récit de guerre par un enfant, qui fort sérieusement prend des notes de ce qu'il voit, collectionne tracts, balles, éclats d'obus, qui parle au début de la guerre de l'ennemi français et termine « fier d'être libéré par la France », est des plus agréables à lire et renouvelle totalement le style des ouvrages consacrés à la Première Guerre mondiale, publiés très nombreux en 2014. L'enfant découvre petit à petit la guerre, les blessés, les morts, la difficulté du ravitaillement, la faim, les ruines à Mulhouse, victime de combats aériens et de bombardements, le passage des troupes... La mobilisation de son père le propulse « chef de famille » : « Depuis que Papa est au front, c'est moi qui m'occupe du potager ». « Pâques 1917 approche, et avec lui la fin de ma scolarité. Je suis ravi : je vais pouvoir travailler et gagner de l'argent pour maman ». Et de conclure le 11 novembre 1918